



Catherine Soullard

Précaire



sur *Le sous-bois des insensés,*
une traversée avec Jean Oury de Martine Deyres

*« Que vois-tu dans la glace ? Je ne te vois pas.
Que vois-tu dans la glace ? Je ne me vois pas.
Que vois-tu dans la glace ? Je vois ce que tu ne verras jamais. »*

Rarement il est donné de regarder et d'écouter un psychiatre pendant une heure et demie, et d'émerger de cette rencontre le cœur ouvert, serein et reconnaissant. Expérience éclairante, et singulièrement littéraire. Bien sûr, Jean Oury n'est pas n'importe qui, créateur dans les années cinquante de la clinique de La Borde dont il a été directeur pendant soixante ans, pape de la psychothérapie institutionnelle, il est aussi ce vieil homme, assis à son bureau, face à nous, qui parle du bout des lèvres, hésite, ne finit pas ses phrases, et assène ce faisant quelques vérités salutaires sur la société, l'hôpital et la bureaucratie administrative (la Haute Autorité de Santé en prend pour son grade de façon très drôle), « *Faut d'abord soigner l'hôpital, soigner la société...* » répète-t-il, tout en évoquant la nécessité d'une polyphonie dans le soin des malades, rappelant des évidences, des nécessités oubliées comme celle de considérer chacun dans sa singularité, faisant état d'une tonique subtilité dans la façon d'être présent aux malades, l'air de rien, presque en passant, un petit truc, une « *veillance* », une virgule, « *travailler l'ambiance avec des virgules* », et l'on se surprend à redécouvrir la signification de la virgule, de « *à travers* » qui se différencie de « *par* », ainsi que celle de « *bonnes manières* » tandis que son sourire s'épanouit en petit rire gloussé, « *Il faut avoir de bonnes manières mais c'est la chose la plus difficile, bonnes manières, c'est pas tout le décorum de la cour de Louis XV, c'est quelque chose d'analytique, au sens strict du terme, par exemple ne pas en dire trop, ne pas dire au malade " Je vais t'expliquer pourquoi tu as cassé cette fenêtre ! " parce qu'alors il va s'en aller et en casser une autre ! C'est, on pourrait presque dire, une espèce de savoir-faire, ce n'est pas de la tolérance non plus, c'est plutôt de la rigueur, savoir à qui on s'adresse, comment et quand, choisir le moment, non pas aujourd'hui, on verra demain, il faut du temps, travailler à travers quelque chose, pas seulement par mais à travers* », le tout accompagné de grands gestes fluides et ronds. Il y a dans ce film tout un ballet des mains qui remuent sans cesse – au contraire des yeux qui sous les sourcils blancs broussailleux cillent à peine –, de ces longs doigts qui ne cessent de tripoter une pièce de deux euros, une boule de verre, un bic, un téléphone, de bouger ou de dessiner dans l'air.

Le dispositif filmique est des plus simples, Martine Deyres, la réalisatrice ne fait pas la maligne, elle est là à l'écoute de Jean Oury, elle fait l'ange entre le spectateur et lui, avec attention, discrétion et retenue. On la voit pour la première fois au bout d'une demi-heure, de dos, face à son grand homme cherchant son petit carnet dans son bureau filmé en plan large, avec un technicien qui tient la perche et enregistre, juste le temps

par honnêteté vis-à-vis du spectateur qu'il voit comment ça se passe, puis une nouvelle fois de trois-quarts, à la moitié du film pour poser une question, et on entendra sa voix à la fin, lisant, hors champ, un extrait de la thèse de Jean Oury, le cas de Paulette P., et c'est tout. Le reste du temps, la caméra en plan rapproché cadre le visage et le buste de Jean Oury, veste marron, chemise rose, pull en V bleu, de face, voix au timbre singulier comme décoloré, procédant par hésitations successives à la fois douces et fermes. La façon de se comporter et de s'exprimer du psychiatre prônant un apparent laisser-aller dans la vie quotidienne à l'hôpital mais aussi une extrême rigueur, participent justement de ces deux injonctions, et quoi de moins étonnant pour un homme qui sait que c'est plus la manière de dire qui importe que ce qui est dit.

Et puis, entrecoupant ces séquences, des scènes de vie à La Borde filmées toujours d'assez loin, dans la distance et la pudeur, à travers des fenêtres ouvertes, bruits qui s'échappent, gratouillis de guitare, chanson, échanges verbaux un peu chaotiques, petit chien qu'on caresse, cloche qu'on tire et qui sonne, trouée de verdure, allées, escalier à vis, parasol rouge, chaises égayées sur la pelouse du parc, lampes à l'intérieur, oiseaux qui chantent, façade du château dans la lumière d'une fin de journée, et revenant comme un leitmotiv, pour révéler sans montrer, une fenêtre avec voilages qui pourrait être le modus operandi de ce film, de sa réalisatrice comme de son modèle. Jean Oury a l'art d'expliquer en images les notions les plus complexes. Ainsi la forêt, un sous-bois et sa brande éclairent-ils la notion de *spaltung* et la différence entre dissociation et morcellement, ainsi la sculpture d'un chat écorché permet-elle d'aborder les notions de transfert (oui, il y a du transfert chez les psychotiques), de narcissisme spéculaire et originaire, ainsi le commentaire par Jean Oury du magnifique essai de Kleist sur le théâtre de marionnettes réussit-il à esquisser une définition de la schizophrénie. Aux côtés de Kleist voisinent Pindare (« *Partage est notre maître à tous* »), Blanchot sur *Le pèse-nerfs* d'Artaud, Heidegger et ses chemins qui ne mènent nulle part et aussi Freud, Mélanie Klein, Scott, et bien sûr Lacan, *Le maître*. Autant de figures, de phrases, d'images qui tentent de frayer un chemin à travers le dédale de la souffrance humaine, maladie psychiatrique et douleur psychique et, partant, de tenter de donner accès à plus d'humanité. « *Si dans une communauté, un hôpital, y'a pas de précaire, eh bien, c'est un camp, c'est très vite fait, c'est pas loin du tout, faut très peu de chose...* », c'est une des premières phrases de ce film qui se conclut sur la façade de La Borde dans la nuit, au chant des criquets, avec ces mots « *Précaire, c'est précaire* ». Tout est là, c'est à dire incertain, provisoire, fragile, discontinu.